

Le prince oriental dans le genre narratif français médiéval

SÁRA HORVÁTHY* 

Docteur en linguistique historique française, Université Eötvös Loránd (ELTE), Institut de Romanistique, Budapest, Hongrie

RESEARCH ARTICLE

Received: June 12, 2025 • Accepted: August 28, 2025

Published online: January 16, 2026

© 2025 The Author(s)



ABSTRACT

For the medieval West, the distant and strange Orient was a source of mysterious fascination and dreamlike inspiration, which is still remembered in literary works. The East attracts medieval Western people with its wealth and its art of living, just as much as it frightens them with its cruel customs.

For Western medieval man, the ‘pagans’ who populated these lands symbolised the Other par excellence, in their language, their religion and their way of life. Standing out from the anonymous mass with their strong character, the Saracen chieftains are not only present in the texts for the local colour: they are the enemy who must be triumphed over, converted, and whose women, lands and horses must be taken.

Our corpus of verse novels and chansons de geste features these terrifying yet admirable characters. The aim of this article is to draw up a composite portrait of the Eastern chieftains featured in these narrative and epic texts, crystallising the battle between East and West: on the one hand, the Frankish knight, the Christian king, the perfect Western hero; on the other, the Muslim emir, the Saracen admiral, both cruel and aesthetic, the absolute enemy whose undeniable values were, despite everything, recognised by authors and jugglers.

KEYWORDS

medieval literature, orient, alterity

Pour l’Occident médiéval, l’Orient, lointain et étrange, est une source de fascination mystérieuse et d’inspiration onirique, « un ailleurs privilégié de l’imaginaire géographique du

* Corresponding author. E-mail: horvathy.sara@btk.elte.hu

monde occidental¹ » dont les œuvres littéraires gardent le souvenir. Pourtant, les Croisades et les échanges commerciaux ont permis d'entrer en contact avec ce monde éloigné dans l'espace, la religion et la mentalité, qui représente la moitié de la terre habitée. C'est une région lointaine certes mais qui existe et qu'on peut finalement atteindre même si elle est au bout du monde connu. C'est une région vaste, comprenant les territoires orientaux du bassin méditerranéen (donc l'Empire romain d'Orient et la Terre sainte, l'Inde et l'Arabie, l'Afrique du Nord aussi). Mais à cet Orient qui demande le déplacement des chevaliers francs se rajoute un « Orient d'importation² », qui lui se déplace jusqu'en Occident : il s'agit du tout proche Orient³ des royaumes musulmans d'Espagne, depuis 711⁴ jusqu'à la *Reconquista* en 1492. L'Orient fascine, il attire par ses richesses et son art de vivre tout autant qu'il fait frissonner par ses coutumes cruelles.

Pour l'homme médiéval occidental, les « païens » qui peuplent ces contrées symbolisent l'Autre par excellence, dans leur langue, dans leur religion et dans leur mode de vie. Se détachant de la masse anonyme avec leur caractère bien trempé, les chefs sarrasins, émirs, califes et autres almagours, ne sont pas seulement présents dans les textes pour la couleur locale : ils sont l'ennemi dont il faut triompher, qu'il faut convertir, dont il faut prendre les femmes et les terres.

Notre corpus de romans en vers et de chansons de geste (*La Chanson de Roland* et *Gormont et Isembart* du XI^e siècle ; *Amadas et Ydoine*, *Aucassin et Nicolette*, *Floire et Blanchefleur*, *La Chanson d'Aspremont*, *Aliscans*, *La Chanson de Guillaume*, *Le Couronnement de Louis*, *La Prise d'Orange* du XII^e siècle ; *Huon de Bordeaux*⁵ du XIII^e siècle) met en scène ces personnages terrifiants et admirables à la fois. L'objectif de cette communication est de dresser le portrait-robot des chefs orientaux figurant dans ces textes narratifs et épiques, fictifs avant tout, cristallisant la bataille de l'Orient et de l'Occident à travers deux personnages symboliques : d'un côté, le chevalier franc, le roi chrétien, le héros occidental parfait ; de l'autre, l'émir musulman, l'amiral sarrasin, à la fois cruel et esthète, l'ennemi absolu dont les auteurs et les jongleurs, malgré tout, reconnaissent les indéniables valeurs. Nous passerons tout d'abord en revue les appellations qui soulignent la différence religieuse ; puis nous verrons comment la cruauté du chef sarrasin se révèle à travers les coutumes *étranges* de ces personnages au *corage mult iriés et courouciés* ; enfin, passant aux souvenirs positifs sans doute idéalisés hérités des Croisades, nous verrons que les éminences orientales étaient de fins esthètes, maîtres de chevaux exceptionnels et siégeant dans leur jardin ruisselant de pierres précieuses.

¹JONES (2002) 629.

²« L'autre Orient, revers de la médaille [...], celui de l'occupation sarrasine [ou maure, ou ottomane], un Orient d'importation cette fois qui tente de s'implanter sur le territoire des nations latines très chrétiennes telle la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal et qui les marquera dans son empreinte culturelle, artistique mais aussi linguistique. » LACROIX (1988) §25.

³Labbé parle du « tout proche Orient de l'Espagne ». LABBÉ (1990) 385.

⁴Le Gouverneur de Tanger, Tariq Ibn Ziyad, envahit l'Espagne avec 12.000 soldats à cette date. La Septimanie (équivalent plus ou moins au Languedoc-Roussillon), pour la liberté de laquelle se battent Guillaume et ses hommes, est annexée en 719. Charlemagne se lance à la reconquête de la Catalogne en 778.

⁵Cette œuvre constitue un véritable « métissage entre chanson de geste et roman ». WHITE-LE GOFF (2010) 10. Le changement de tonalité (de l'épique au romanesque) intervient justement lors du passage en Orient.

1. L'INFIDÈLE

1.1. Paganisme

Les auteurs-narrateurs médiévaux ne connaissent que très imparfaitement les princes orientaux qu'ils opposent à leurs héros francs. Les textes narratifs du Moyen Âge ne font aucunement référence à l'interdiction religieuse de boire de l'alcool, au Ramadan ou aux femmes voilées, et même, font dire des incohérences à leurs personnages sarrasins (concernant notamment la boisson (1) et l'interdiction de représentation (4)).

(1) *Huon*, v. 8120, l'émir Yvorin déclare « *Se je boy vin, si buvez le clarey* » (si je bois du vin, vous boirez du nectar⁶).

Il est vrai que le Coran n'a été traduit en latin qu'en 1142–1143 sur la demande de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny⁷. Certains auteurs avaient néanmoins connaissance de l'existence d'un livre sacré :

(2) *Roland*, vv. 610–611, *Marsilies fait porter un livre avant : / la lei i fut Mahum e Tervagan* (Marsile fait apporter un livre : la loi de Mahomet et de Tervagant y est écrite).

Il semblerait en fait que les auteurs occidentaux médiévaux n'aient rien ou pratiquement rien compris au fonctionnement de la religion musulmane, qui pour eux est une religion païenne, c'est-à-dire polythéiste :

(3) a. *Guillaume*⁸, v. 6, *la gent paienur* (le peuple païen⁹)

b. *Gormont*¹⁰, v. 290, *païen felons* (les félons païens)

c. *Roland*, v. 3555, *païen d'Arabe* (les païens d'Arabie¹¹)

d. *Aspremont*¹², v. 516, *la gent criminal* (la nation criminelle) ; v. 795, *la pute gent salvage* (la maudite race brutale) ; v. 2565, *li glouton pautonnier* (les misérables gredins).

e. *Aliscans*¹³, v. 3067, *li païen mescreant* (les païens qui ne croient pas).

dont les dieux principaux, tels une parodie de la trinité chrétienne, sont Mahomet, Tervagant¹⁴ et Apollin (4 a.) ; on leur rajoute parfois, en un étrange synchrétisme, Jupiter.

⁶Les traductions de *Huon* proviennent de la version consultée de KLIBER–SUARD (2003).

⁷D'après GUICHARD–MENJON (2000) 103.

⁸D'après le texte édité par SUARD (2008b).

⁹Toutes les traductions nécessaires sont les nôtres, sauf précision.

¹⁰D'après le texte édité par BAYOT (1931).

¹¹Les traductions du *Roland* proviennent de la version consultée de BÉDIER (1982).

¹²Les traductions d'*Aspremont* proviennent de la version consultée de SUARD (2008a).

¹³D'après le texte édité par REGNIER (2007).

¹⁴Spitzer s'interroge sur cet étrange dieu qu'est Tervagant. Il rejette l'idée de la confusion culturelle et linguistique qui a déformé Hermès Trismegistus, divinité romaine qualifiée par les chrétiens des premiers temps de *vagans*, en Tervagant. Pour lui, le nom tout comme le dieu sont des créations épiques de l'auteur de la *Chanson de Roland* : « nous admettrons donc que Tervagant est, lui aussi, un de ces noms de personnages sarrasins à forme de participe » (SPITZER (1948) 400), le participe en question étant « *terrificans* » (SPITZER (1948) 403).

(4) a. *Roland*, vv. 3490–93, *Li amiralz recleimet Apolin / e Tervagan e Mahomet altresì : / « Mi dammedeu, jo vos ai mult servit : / tutes tes ymagenes ferai d'or fin »* (L'émir invoque Apollin, Tervagan et aussi Mahomet : « Mes seigneurs dieux, je vous ai longuement servi. Toutes tes images, je les ferai d'or pur ! »).

b. *Aspremont*, vv. 2657–58, *C'est Apolins, Mahon et Tervagam, / et avec aus Jupiter le grant* (Apollin, Mahomet et Tervagan, et avec eux Jupiter le grand).

Ces païens sont même les suppôts du diable et l'Antéchrist en personne.

(5) a. *Roland*, vv. 1267–68, *Li paiens chet cuntreval a un quat. / L'anme de lui en portet Sathanas* (Le païen choit comme une masse. Son âme, Satan l'emporte).

b. *Gormont*, v. 204 un chevalier franc appelle Gormont « *Antecrist* ».

Leur but est la destruction de l'adversaire chrétien et de la chrétienté symbolisée par Rome, le remplacement d'une religion par l'autre, mais aussi la destruction de l'adversaire franc et l'invasion de la France.

(6) a. *Roland*, vv. 3391–92, *Li amiralz recleimet sa maisnee : / « Ferez, baron, sur la gent chrestiene ! »* (L'émir invoque ses fidèles : « Frappez, barons, sur l'engeance chrétienne ! »).

b. *Aspremont*, vv. 666–71, « *Par devers Rome m'en irai devalant, / Saint Piere i est, ce dient li auquant, / et li François le tienent a garant. / Je l'an trairai trestoz lor iaulz veant / et i metrai Mahon et Tervagan, / les nostres dex que nos amons tant.* » (Je descendrai jusqu'à Rome où se trouve Saint Pierre, à ce qu'on dit, celui que les Français considèrent comme leur protecteur. Je l'en retirerai devant leurs yeux et mettrai à sa place Mahomet et Tervagan, nos dieux qui nous sont si chers »).

c. *Aspremont*, vv. 1726–30, « *Asamble a Charle la toe compaignie, / si an abat ceste novelerie, / la soe loi que Mahomez maudie ! / Par tote France corra ta seignorie ; / A Seint-Denis soit la mahomerie !* » (« Engagez vos troupes contre Charles, et écrasez cette hérésie, sa loi que Mahomet puisse maudire ! Votre domination s'étendra sur toute la France, et que la mosquée soit installée à Saint-Denis ! »).

d. *Aspremont*, vv. 3078–82, « *Franc Sarrazin, chevauchiez et errez ! / Se or puet estre Charlemaignes trovez, / a .i. cheval an sera traînez ; / [...] sera Yaumonz a Rome coronnez.* » (« Nobles Sarrasins, chevauchez et allez de l'avant ! Si nous pouvons trouver Charlemagne, il sera traîné derrière un cheval, et Eaumont sera couronné à Rome »).

Ce combat de destruction totale de l'autre semble toutefois être un projet de vie pour les deux entités, les Chrétiens ne sont pas en reste.

(7) a. *Aliscans*, v. 170, « *Tant com vivons, alons paiens ferir !* » déclare Vivien (« Tant que nous vivrons, nous nous battons contre les païens »).

b. *Aspremont*, vv. 2387–88-42, « *Ja en Aufrique n'iere mes retornez, / s'avrai de France faites mes volentez* » promet Eaumont (« Je ne retournerai pas en Afrique avant d'avoir soumis la France à ma volonté »).

Lorsque les auteurs-narrateurs ou les personnages chrétiens ne les appellent pas « païens », ils peuvent être désignés par des appellations insultantes témoignant de la haine qui leur est portée, et cela même par des personnages de haute dignité, qui n'hésitent pas à les maudire.

(8) a. *Guillaume*, vv. 3157–58, *Este vus Gloriant de Palerne, / un Sarazin felun de pute geste* (Voici Gloriant de Palerne, un sarrasin félon aux actes méprisables).

b. *Aspremont*, v. 920, *Mar i entrerent la pute gent haïe !* (Cette race détestable y est entrée pour son malheur). V. 2532, Eaumont est désigné par la narrateur comme *li rois de pute loi* (le roi dont la loi est infame).

c. *Aliscans*, v. 194, « *Dex les puist maleïr !* » déclare un des personnages chrétiens (« Que Dieu les puisse maudire ! ») ; quant aux vv. 1851–52, *Li rois de gloire [...] / doit au païen que son char soit malmise !* (Que le roi glorieux détruise le char du païen !), il s'agit d'une intervention métaaléptique du narrateur.

Lorsqu'ils sont nommés, les princes peuvent porter des noms aux consonances arabes (*Alde-rufe*), ou des noms que l'onomastique permet de déchiffrer (le personnage historique d'Abder Râhman peut expliquer le *Deramé* du cycle de *Guillaume* mais l'onomastique fournit elle aussi une explication, puisque *de-ramé* signifie littéralement l'arbre qui n'a plus de branche, et en effet, tous les 16 fils de *Deramé* sont morts ; *Malpramis* et *Amburecravent*, littéralement « mauvais premier » et « qu'ils crèvent tous deux », dans la *Chanson de Roland*, sont également des noms au sémantisme très évocateur de la haine de l'Autre).

Les éminences orientales occupent des rôles stéréotypés de l'organisation politique et sociale des États musulmans. Ils sont califes / algalifes, almançours ou plus « occidentalement », rois ; le plus souvent, ce sont des émirs / amiraux :

- (9) a. *Aspremont*, v. 5615, .iiii. *aumaçor et dui autre amusté* (quatre aumassors et deux amustants) ; v. 9309, *l'amirant* (l'émir)
- b. *Guillaume*, v. 1903, *li reis dé Sarazins*.
- c. *Gormont*, v. 18, *rei Gormund*.
- d. *Huon*, v. 3064, *ung fel roy mescreant* (un roi cruel et impie).
- e. *Roland*, v. 1503, *li amiralz Galafes*.

Le terme *amiral* passé en ancien français vient de l'arabe *amara*, commander. Nous en lisons une explication dans le *Roman d'Eracle*¹⁵ : *mès leur chevetaines, que il clament Emir en leur langage* (mais leurs chefs, qu'ils appellent « émir » dans leur langue). Étymologiquement, l'émir est celui qui donne des ordres ; dans la réalité c'est un titre de noblesse, celui qui dirige un émirat, un prince qui peut également être général militaire ou chef religieux, descendant du Prophète. Le terme *amiral*, qui était le seul utilisé par la littérature médiévale, existe toujours en français moderne, mais avec une valeur sémantique ajoutée de puissance maritime qu'il n'avait pas au XII^e siècle. Dans *La Chanson de Roland*, le superbe Baligant *est l'amiraill, le viel d'antiquitet / tut survesquie e Virgile e Omer* (vv. 2615–16, c'est l'émir, le vieillard chargé de jours, qui vécut plus que Virgile et Homère), digne pendant de Charlemagne, à la tête d'une gigantesque armée. L'épisode du prodigieux combat des deux chefs est le symbole de la confrontation entre Orient et Occident, de la religion chrétienne et de la religion musulmane. Même s'il est long et à multiples rebondissements, c'est un combat gagné d'avance, puisque *Païen unt tort e crestiens unt dreit* (v. 1015, le tort est aux païens, aux chrétiens le droit¹⁶). Un tel combat se lit également dans *Aspremont*, où Charlemagne (toujours lui) affronte en paroles (200 vers) et par action (100 vers) cette fois Eaumont, le fils d'un émir¹⁷.

¹⁵PARIS (1879–1880) II 63.

¹⁶Cette déclaration d'encouragement et de justification, que nous retrouvons dans d'autres oeuvres du corpus (par exemple : *Aspremont*, vv. 3785–86, « *Or i ferez, baron ! / Li droiz est nostres, se Deu plaist, si vaincron !* », c'est-à-dire « Frappez maintenant, barons ! Le droit est nôtre et, s'il plaît à Dieu, nous vaincrons ! ») semble topique.

¹⁷Pour Haugeard, qui a longuement étudié ce « combat des chefs », cet affrontement symbolise « le conflit de souveraineté entre deux mondes ». HAUGEARD (2020) §9.

1.2. Large provenance

Le terme « sarrasin » est un hyperonyme, issu du grec *sarakēnoi*, s'appliquant à l'origine à des nomades vivants sous une tente. Il désignait toutes sortes de populations non-chrétiennes de l'époque médiévale. Peu à peu se détache l'adjectif ethnique « maure¹⁸ ». « Maures » ou « sarrasins », les personnages considérés peuvent être désignés par leur origine géographique, qui est très large.

(10) Gormont est *cist d'Orient* (v. 78, remarquons le démonstratif dépréciatif *cist*), *li Arabi* (v. 186).

Ses hommes, comme toutes les armées « païennes » des textes du corpus, viennent de tout l'Orient :

(11) a. *Gormont*, v. 433, *Turz e Persanz e Arabiz*.

b. *Prise d'Orange*¹⁹, vv. 1214-16, *As mains les prennent païen et Sarrazin, / Tur et Persant et li Amoravi / et Acopart, Esclamor, Bedouin*.

Parfois, on ne reconnaît même plus les désignations géographiques²⁰, il s'agit juste d'une cascade sonore²¹ qui déferle sur les allocutaires pour les impressionner, et qui sonne comme un écho des listes homériques des troupes grecques attaquant Troie.

(12) *Roland*, laisse 232, vv. 3214 sqq. (les laisses 233 et 234 reprennent cette vague déferlante de nations et d'ethnies, dont les Hongres, alors que l'occupation ottomane n'est arrivée en Hongrie que bien plus tard), *Li amiraill chevalchet par cez oz [...] / La premiere est de cels de Butentrot, / e l'altre après de Mícenes as chefs gros [...] / e la terce est de Nubles e de Blos, / e la quarte est de Bruns e d'Esclavoz, / e la quinte est de Sorbres e de Sorz, / e la siste est d'Ermines e de Mors, / e la sedme est de cels de Jericho, / e l'oitme est de Nigres e la noefme de Gros, / e la disme est de Balide la fort : / ço est une gent ki unches ben ne volt* (L'émir chevauche par les rangs de ses troupes [...]). Le premier est formé de ceux de Butentrot, et le second de Mines aux grosses têtes [...]. Et le troisième est formé de Nubles et de Blos, et le quatrième de Bruns et d'Esclavons, et le cinquième de Sorbres et de Sorz, et le sixième d'Arméniens et de Maures, et le septième de ceux de Jéricho, et le huitième de Nigres, et le neuvième de Gros, et le dixième de ceux de Balide la Forte ; c'est une engeance qui jamais ne voulut le bien).

Les Scandinaves du Nord et les Barbares de l'Est aussi sont des païens. Le chef païen de la chanson de geste fragmentaire de 660 vers *Gormont et Isembart* est appelé Gormont d'Afrique. Southward s'est penché sur ce nom en 1946, et a démontré qu'il régnait une mystérieuse confusion sur ce personnage. Monmouth parle vers 1136 d'un roi africain venu d'Irlande au VI^e siècle. Pour Thomas, ce roi serait même le père d'Yseult la Blonde. Dans un conte gallois du XI^e siècle, nous trouvons un *Gormant ap Ricca*. Un véritable *Gudmundr en Rikke*, « le puissant », aurait été roi d'Islande aux alentours de 1026. Il est facile d'imaginer un moine copiste qui,

¹⁸En consultant <https://www.cnrtl.fr/definition/sarrazin>, nous lisons « *masc. plur.* Population musulmane d'Afrique, d'Espagne et d'Orient au Moyen Âge. Synon. *maures* ». Pour l'étymologie, le Cnrtl sépare le grec *sarakenoi*, adjectif « de la ville de Saraka » cité par Ptolémée au II^e siècle, de l'arabe *šarqī* « oriental » (consulté le 12 novembre 2024).

¹⁹D'après le texte édité par LACHET (2010).

²⁰« Les poètes se souciaient très peu de l'exactitude géographique, inventant au besoin des villes, des pays et des itinéraires fantaisistes. La géographie épique est en général soumise à des exigences narratives et poétiques ». JONES (2002) 633.

²¹« Univers sonore inintelligible à l'oreille occidentale ». JONES (2002) 641.

ne comprenant pas le manuscrit original, a lu, compris, copié *ap Ricca / en Rikke* comme *en Affrika*. Ainsi, celui que l'on considère comme l'un des premiers chefs musulmans des chansons de geste, ce Gormont d'Afrique, n'était peut-être aucunement d'Afrique, ni même musulman²².

1.3. Surnombre

Ces chefs commandent à des combattants bien supérieurs en nombre aux chrétiens, et cette supériorité numérique fait peur, tout autant que les cris bestiaux qu'ils poussent et le vacarme que font les instruments de musique :

(13) a. *Aliscans*, vv. 526–27, *Mes des paiens est la terre vestie ; / trop i en a ; le cors Deu les maudie !* (Mais des paiens la terre est remplie, il y en a trop, que Dieu les maudisse ! – cette malédiction est de nouveau une métalepse narrative).

b. *Huon*, vv. 8717–18, *L'estour fuit grant, maix mal estoit partis, / car paien furent .xxx.m. ferverti / et que .xiii. ne furent li marchis* (le combat est violent, mais les forces sont déséquilibrées, car les paiens comptent trente mille guerriers équipées, et les preux ne sont que quatorze).

c. *Aspremont*, vv. 3692 sqq., lx. m. *felon et sorcuidant. / [...] C'est l'avantgarde a la gent Tervagant. / Cors et tabors et grelles vont sonant ; / une tel noise vont antrax demenant, / n'i oïst l'an nes Damedeu tonnant [...] / Fier sont li cri de la gent mescreant ; / [...] paien abaient et hulent durement* (Soixante mille guerriers cruels et orgueilleux, c'est l'avant-garde de la troupe de Tervagant. Ils font résonner leurs cors, tambours et trompettes, faisant un tel vacarme qu'on n'aurait pas entendu le tonnerre de Dieu. Féroces sont les cris de la race impie. Les paiens aboient et hurlent de toutes leurs forces).

Il faut sans doute comprendre ces nombres astronomiques comme des hyperboles soulignant le courage des combattants chrétiens. Il est toutefois vrai que pendant les croisades, lorsque les chevaliers francs allaient en Terre sainte, effectivement les musulmans leur étaient supérieurs.

1.4. Tuer ou convertir

Qu'il s'agisse du déplacement des Occidentaux vers la Terre sainte pendant les Croisades, ou du déplacement des Orientaux vers l'Europe méridionale, les contacts entre les deux entités humaines de religions diverses sont violents et belliqueux²³. La lutte des seigneurs chrétiens contre les princes sarrasins n'est que la version réduite du combat beaucoup plus large du monde occidental et du monde oriental.

(14) *Aspremont*, vv. 5879–80, *Li uns est sire dedevers Oriant ; l'altres est rois dedevers Occidant* (l'un est seigneur de l'Orient, l'autre est roi d'Occident).

Chacun veut convertir l'autre car son Dieu est le plus fort, l'autre religion ne vaut rien. Avant le combat physique, les champions des deux religions se narguent verbalement l'un l'autre, s'insultant, mettant en doute les dogmes de la foi de l'autre, et énonçant volontairement ou sans le savoir des énormités.

²² Les incertitudes seraient dues à des erreurs de traduction et / ou de lecture des diverses sources : « *Gudmundr en Rikke, Gormant ap Ricca, Gormont d'Afrique* : ce serait là une succession au moins compréhensible ». *SOUTHWARD* (1946) 111.

²³ « L'islam s'introduit par la guerre dans l'aire occidentale, ce qui facilite l'assimilation de la religion musulmane à la violence ». *FLORI* (2005) 96.

(15) a. *Aliscans*, vv. 1062-64, *Païen li crïent ; / « N'en irez, losengier ! / Ja vostre Deu ne vos avra mestier, / ne vos porra secorre ne aidier. »* (Les païens lui crient : « Vous ne vous en sortirez pas, vils flatteurs ! Jamais votre Dieu ne vous sera utile, il ne pourra jamais ni vous secourir ni vous aider ») vs. vv. 1630 sqq., « *Cuvert païen, or a il bien paru / que mierz vaut Dex que Mahom [...]. / El puis d'enfer iras o Belzebu, / avec ton Deu Mahomet malostru. »* (« Méprisables païens, il apparaît maintenant clairement que Dieu vaut plus que Mahomet. Tu iras en Enfer avec Belzébuth et Mahomet, ton Dieu de malheur »).

b. *Aspremont*, v. 5252, « *Ne cresras tu an mon deu Tervagant ?* » demande Aumont à Charlemagne.

c. *Gormont*, v. 191 « *Quidez vus dunc k'il surrexist ?* » (« Pensez-vous donc qu'il ressuscite ? », mise en doute du dogme principal de la chrétienté).

d. *Guillaume*, vv. 3253-55, « *Se Mahomet ne volez reneier, / e Appolin e Tervagant le veil, / ancuï verrez qui li nostre Deu ert.* » explique Rainouard qui baptise les musulmans à coup de massue.

e. *Couronnement de Louis*, vv. 835 sqq., *Li Sarrazins l'apela fierement : / « Di va, Guillelmes, molt a fol escient, / quant celui creiz qui ne valt neient. / [...] / Totes voz messes ne toz voz sacremen, / vos mariages ne vos esposemen / ne pris je mie ne qu'un trespas de vent. / Crestienté est toz foleiement. / – Gloz, dist Guillelmes, li cors Deu te cravent ! / La toe lei torne tote a neient ; / [...] [Mahomez] but trop par son enivrement, / puis le mangierent porcel vilainement. / Qui en lui creit il n'a nul bon talent. » / Dist li païens : « Trop mentez malement [...] »* (Le Sarrasin l'interpella, plein de morgue : « Allons, Guillaume, tu as de grandes illusions quand tu crois en celui qui ne peut rien pour toi. Toutes vos messes et tous vos sacrements, vos mariages et vos cérémonies nuptiales, je ne les prise pas plus qu'un souffle de vent. La religion chrétienne n'est que billevesées ! – Truand ! dit Guillaume, que Dieu te détruise ! Ta religion n'a absolument aucune valeur ; Mahomet but trop et s'enivra, puis des pourceaux le mangèrent, ce fut une mort ignoble. Celui qui croit en lui n'a nul bon sentiment. » Alors le païen : « Vous, chrétiens, vous dites de très méchants mensonges »²⁴).

Évidemment, aucun ne cède, mais maudit les dieux et les croyances de l'autre. Le combat est un combat à mort²⁵, dont bien sûr le chevalier chrétien finit toujours par triompher.

(16) a. *Gormont*, vv. 268 sqq., [Gormund dit] « *Nen avras mes guarrantiisun / [...] pur tun Deu [...]. / – Vos i mentez !* » *ceo dist Hugon* (« Ton Dieu ne te donnera jamais aucune protection. – Vous mentez ! » lui dit Hugues).

b. *Huon*, vv. 8003-05, « *Es tu païen, Sairaisin ne Escler ? / – Naie, dit Hue, Dieu lez puist crevanter ! / Ains croy Celui qui en croix fut penez* » (« Es-tu païen, Sarrasin ou Esclavon ? – Non, et que Dieu les écrase tous ! Je crois en Celui qui fut tourmenté sur la croix »).

2. LE COMBATTANT CRUEL

Le prince sarrasin du roman et de la chanson de geste n'est guère présenté de manière empathique. C'est un personnage créé, mélange élaboré à partir du folklore, des chroniques, des vies de saints et de la propre imagination des auteurs, qui voulaient présenter l'exact contraire du héros épique chrétien²⁶.

²⁴ Les traductions du *Couronnement de Louis* proviennent de la version consultée de LANGLOIS (1920).

²⁵ « Les uns comme les autres se sentent menacés dans leur foi : c'est pour sauver leur religion qu'ils combattent. [...] Tous meurent pour leur dieu. » BUSCHINGER (1982) §34.

²⁶ « Des êtres qui, d'après leur apparence physique, leurs qualités intellectuelles et morales, leur croyance religieuse, ont été conçus comme la contre-épreuve du héros épique chrétien. » BRAULT (1987) §1.

2.1. Prompte colère

Lorsqu'il reçoit une mauvaise nouvelle, le prince oriental éclate d'un coup dans les chansons de geste et les romans médiévaux²⁷. C'est le topos de l'orgueil, de la colère et de la tyrannie du prince sarrasin. Dans *Floire et Blanchefleur*²⁸, l'émir anonyme est caractérisé par sa violence impulsive, puisqu'il veut tuer tout de suite (*eneslepas le vaut occire*, v. 2654) celui qui a osé toucher son amie Blanchefleur (qui a perdu à ses yeux tout mérite, comme nous le suggère l'appellation la désignant en 15). Il veut tuer également Blanchefleur sans aucune forme de jugement :

- (17) vv. 2675 sqq., « *Par tos les diex a cui j'aour / [...]ocirrai vos et la putain / [...] de ma main* »
 (« Par tous les dieux que j'adore, je vais vous tuer de ma propre main, vous et cette putain »).

En une suite de variations sur la colère (*ire*), il est *molt irés* (v. 2669, furieux) ; *coureciés est par verité / et molt par son cuer iré* (vv. 2611–12, il est vraiment au comble de l'inquiétude et du désespoir) ; *iriés est molt en son corage* (v. 2706, le cœur plein de colère). C'est la jalousie qui dirige ses actions.

- (18) a. v. 2614, *De jalousie trestous art* (L'émir est dévoré par le feu de la jalousie).
 b. v. 2644, *Griement le point la jalousie* (La piqure de la jalousie est bien douloureuse).

2.2. Cris et silence

Il est intéressant de relever les *verba dicendi* qui commandent le discours direct du prince sarrasin. Le chef oriental ne parle pas, mais crie. Dans *Gormont*, par exemple, 5 *verba dicendi* sur 12 réfèrent à des cris.

- (19) a. *Gormont*, v. 2, *en haute voiz s'est escrié* (à haute voix, il s'est écrié) ou v. 32, *s'est escrié haut en oant* (il a crié bien fort).
 b. *Aliscans*, v. 1668, *A haute voiz s'est li fel escriez* (le félon s'est écrié à haute voix).

Lorsque le chef musulman parle, personne n'ose l'interrompre, surtout lorsqu'il est en colère.

- (20) *Floire*, vv. 2701–04, *Il les a fait trestous taisir, / car dire lor veut son plaisir. / Tantost com il l'ot commandé, / ainc n'i ot puis un mot soné* (L'émir leur a imposé le silence, car il veut faire une déclaration. À peine en a-t-il donné l'ordre qu'on n'entend plus le moindre mot).

Pour souligner sa violence verbale, blasphèmes, insultes et jurons sont intégrés à ses paroles lorsqu'il s'adresse à ses hommes, en les menaçant, en les insultant et en les soupçonnant de trahison en cas de défaite.

- (21) *Aspremont*, vv. 4589 sqq., *Atant ez vos Maragon le sené / et Aprohant [...] / Andui estoient parmi le cors navré, / En mi l'estor ont Hiaumont ancontré [...] : / « Hé ! Yaumonz sire, trop iestes vergondé ! [...] / Yaumonz l'antent, tot a le sanc mué, / n'ot mais tel duel an tresot son aé, / ne il fu an son cuer tant iré. / –Taisiez, dist il, maux lechieres provez ! [...] Je di pr voir et si est verité, / que por avoir l'avez Charle livré »* (Arrivent Maragon le sage et Aprohant. Ils sont tous les deux blessés. Ils rencontrent

²⁷ « Les faits infligent souvent un terrible démenti à l'orgueil du prince sarrasin qui, apprenant sa défaite, réagit par l'incrédulité, la colère, la violence, les reproches. » BANCOURT (1987) §8.

²⁸D'après le texte édité par LECLANCHE (2003).

Eaumont au milieu de la mêlée : « Hélas, seigneur Eaumont, votre honneur est bafoué ! –Taisez-vous, dit-il, gredin fieffé ! Je le dis nettement et c'est la vérité : vous avez livré l'étendard à Charles pour de l'argent »).

Dans *Huon*, la cruauté langagière de l'émir Gaudisse est particulièrement sensible. Il s'agit d'un personnage explosif, prompt à la colère, qui ne parle pas, mais crie.

(22) a. vv. 5717 sqq., *Et pues s'escrie Gaudisse l'amirez, / cez hommë ait maintenant appelez : / « [...] Je vous commant sor lez membre coper / [...] si vous allez fervestir et armer. »* (L'émir, d'une voix forte, s'adresse à ses hommes : « Je vous ordonne sous peine d'être mis en pièces de revêtir vos armes »).

b. vv. 5819 sqq., *Li amiralz [...]a haulte voix commensait a crier :/ « Paien [...]il n'ait sceans Saraisin ne Escler [...]c'il ne soit panduit a ung arbre ramez. » / Adont lou laissent paien tout quoy ester, / car il redoubtent le commant l'amirelz.* (L'émir s'écrit d'une voix forte : « Païens, il n'est ici Sarrasin ou Esclavon qui ne serait immédiatement pendu a un arbre touffu »).

Chacune de ses paroles est un ordre accompagné d'une menace de mort imminente en cas de non-obéissance ; les malheureux serviteurs vivent dans la peur. La répétition (6 occurrences dans un passage de 240 vers) tout en variations tourne au procédé comique.

2.3. Orgueil et pitié

Les héros au sens de personnage principal des chansons de geste tiennent beaucoup de l'épopée antique caractérisée par l'*hybris*, la démesure. Le chef sarrasin, tout comme le chef franc, fait preuve d'un orgueil démesuré.

(23) a. *Aspremont*, vv. 4970–71, *Hyaumonz d'Aufrique fu molt hardiz et os, / et fors et fiers et si ot molt grant los* (Eaumont d'Afrique est très hardi et audacieux, puissant et farouche, et son renom est grand).

b. *Aspremont*, vv. 5245–48, *Li uns fu roi par devers Ocident ; / li autres rois par devers Oriant. / En ces .ii. rois ot .i. orgueil si grant / que toz li pires ne prise l'autre .i. gant* (l'un est roi en Occident, l'autre en Orient. L'orgueil de chacun est si grand que le pire n'a pas la moindre estime pour l'autre).

c. *Gormont*, vv. 354–55, *Li rei Gormund [...] / cum orguillos e cum fier.*

d. *Roland*, vv. 3172 sqq., *Li amiralz [...] / en bataille est fiers e orgoillus.*

Cependant, c'est justement cet orgueil qui perdra le prince sarrasin. Alors que le chevalier champion de la chrétienté veut triompher au nom de Dieu et dans un but céleste, les auteurs présentent le chef oriental comme un féru de pouvoir uniquement terrestre. Après avoir détaillé sur 13 vers toutes ses possessions (vv. 4729 sqq.), Eaumont²⁹ annonce clairement ses intentions :

(24) *Aspremont*, vv. 4737–39, « *Tote est a moi par devers Oriant ; / Se puis conquerre par devers Ocident, / lors iert a moi toz li monz apendant* » (« Tout est à moi du côté de l'Orient. Et si je puis faire des conquêtes du côté de l'Occident, alors le monde entier me sera soumis »).

Malgré tout, notre regard moderne permet de déceler une certaine humanité dans ces princes orgueilleux, qui vont parfois jusqu'à pleurer de déception et de rage ; néanmoins, nous pouvons

²⁹ « Un homme dont le projet est à la mesure de la démesure du moi, dans l'ivresse de la puissance et dans l'exaltation héroïque de la conquête, en l'absence cependant de toute légitimité divine. » HAUGEARD (2020) §26. Dieu n'est pas avec lui, et il perdra.

envisager une autre réception parmi les auditeurs chrétiens médiévaux, qui devaient plutôt se réjouir du trouble ressenti par leur ennemi, même fictif.

(25) *Aspremont*, vv. 2969 sqq., *Hiaumonz s'enfuit dolans et anguisouz [...]*. / *Hyaumonz li rois remet a .i. pendant ; / la fait .i. duel mervilous et pesant* : / « *Helas ! fait il, con or sui mescheanz !* » (Eaumont, plein de douleur et d'angoisse, prend la fuite. Le roi Eaumont s'arrête sur une pente, où il s'abandonne à une douleur profonde, extraordinaire : « *Hélas !* dit-il, que je suis malheureux ! »).

L'émir de *Floire et Blanchefleur* n'est pas insensible non plus : il *fait molt que prous* (v. 3109, se comporte alors avec la plus grande générosité), pardonne au jeune homme qu'il a surpris dans le lit de sa bien-aimée, et *agit avec grant francise* (v. 3111, d'un geste de grande noblesse), arme Floire chevalier (v. 3120, il veut faire Floire chevalier. Il l'équipe du mieux qu'il peut, avec les plus belles armes dont il dispose, célèbre fastueusement les noces de Floire et Blanchefleur qu'il voulait tantôt faire tuer sans jugement. Il veut même retenir le jeune couple auprès de lui :

(26) vv. 3239 sqq., « *Se volés remanoir, / vos arés bien vostre voloir. / [...] Riche roiaime vos donroie / et d'or fin vos coroneroie.* » (« Si vous voulez rester ici, vous aurez tout ce que vous voulez. Vous recevrez un riche royaume une couronne d'or fin »).

L'émir Gaudisse aussi connaît un changement complet de comportement lorsqu'arrive à son palais le Géant (le monstre oriental a souvent une déformation physique, la taille démesurée en fait partie). Il devient en fait ridicule, se comportant telle une marionnette devant ce Géant qui le menace et le maltraite. Effrayé, il ne menace plus ses gens comme il le faisait jusque là (voir exemple (22) en 2.2.), mais il les supplie avec de belles promesses.

(27) vv. 6566 sqq., *A voix s'escrue* : « *Ou sont mez homme allez [...] ? / Se je ais homme tant herdis ne osez, / s'i me poiot cez joiant conquerer, / je li donroie Esclarmonde au vif cler / et la moiet avec de mon rengnez.* » (Puis il élève la voix : « Où sont mes hommes ? Si l'un d'eux est assez hardi et courageux pour vaincre ce géant, je lui accorderai Esclarmonde au visage lumineux et la moitié de mon royaume »).

Cependant, personne ne réagit, et finalement, lui qui hurlait et semblait invincible, *si commanse a plorer* (v. 6575) et accepte même *a estre en France serf clamez* (v. 6640) pourvu que Huon le protège. Huon lui rend bien quelques services, mais lorsqu'il lui demande finalement de se convertir, l'émir, croyant le danger passé, refuse.

(28) vv. 6977 sqq., *Et Hue ait l'amiralz appelez* : / « *Sire [...] / car creés Dieu, le Roy de maiesteit, / ou se ceu noin, tout maintenant morez.* » / *Dist l'amiralz* : « *Ains me lairait tuer / que je guerpisse Mahommet le mien dey.* » [...] / *Hue entoise le boin brant aserrez, / tout maintenant li ait le chief copér ; / le barbe prant qui pandoit sous le neis, / pues lo ostait .iiij. dent maisellez, / hor de la geulle li ait Hue getér* (Alors Huon s'adresse à l'émir : « Sire, croyez en Dieu, le Roi de majesté, sinon vous allez mourir. – Je préfère me laisser tuer plutôt que d'abjurer Mahomet mon dieu. » Alors Huon brandit la bonne lame acérée et coupa la tête de l'émir ; puis il prend la moustache qui pend sous son nez et lui arrache de la bouche quatre molaires).

C'est cette ultime déclaration d'attachement à la foi sarrasine que le héros saisit pour triompher de l'émir et accomplir ainsi pleinement sa mission.

2.4. Combattants redoutables

Par ailleurs, les princes sarrasins sont des chefs redoutables qui commandent à des troupes elles-mêmes prêtes à tout pour vaincre. Il fallait en effet des ennemis redoutables pour relever encore le prestige du triomphe chrétien. Se battre contre les ennemis faibles n'aurait rapporté aucune gloire³⁰.

Souvent, l'auteur, le narrateur (29 c. et d.) sous forme de métalepse ou encore un personnage au discours direct (29 a. et 29 b.) soupire devant une telle force perdue : si ces éminences orientales n'avaient pas été musulmanes mais chrétiennes, le monde aurait beaucoup gagné à les avoir, ils auraient été d'excellents chefs de la féodalité³¹.

(29) a. *Gormont*, le roi Louis s'exprime ainsi devant le corps sans vie de Gormont, vv. 529–533, *Mut franchement l'ad regreté : / « Ahi ! dist il, rei amiré, / tant mar fustes, gentil ber ! / Si creissiez en Damne Deu, / meudre hom ne pust hom trover »* (il le regrette en toute franchise : « Ah, dit-il, amiral, votre vie fut bien malheureuse, noble baron ! Si vous eussiez cru en Dieu notre Seigneur, on n'eut pu trouver meilleur homme »). Ce passage à la fin de la laisse 17 est repris au début de la laisse 18 selon la technique de la laisse répétitive : vv. 537–42 *Lowis a trové Gormont / [...] regreta le com gentil hom : / « Tant mar fustes, rei baron ! / Se creissiez al Creator, / meudre vassal ne fust de vus. »* (Louis a trouvé Gormont, il le regretta comme un homme de bien : « Votre vie fut bien malheureuse, noble roi ! Si vous eussiez cru au Créateur, il ne put y avoir meilleur vassal que vous »).

b. *Aspremont*, vv. 5509–11, « *Naymes, dist Charles, sachoiz de verité, / se l'an l'eüst baptissié et levé, / onques tex hom ne nasqui après Dé* » reconnaît Charlemagne alors qu'il vient de triompher de son ennemi (« Naimés, déclare Charles, sachez-le en vérité, si on l'avait baptisé et tenu sur les fonts, jamais un homme tel que lui, à part Jésus, ne serait né »).

c. *Roland*, v. 3164, *Deus ! Quel baron, s'oüst chrestientet !* (Dieu, quel baron, s'il était chrétien !).

d. *Aliscans*, v. 1549, *Grant fu et fort, mes onques Deu n'ama* (il fut grand et fort, mais jamais il n'aima Dieu).

Ils se comportent très souvent d'ailleurs comme les suzerains du monde féodal, tenant conseil, réunissant leurs barons (en mêlant des termes orientaux et occidentaux) et leur demandant du soutien³². Néanmoins, comme le suggère l'exemple (30 c.), les émirs de *Huon* donnent plutôt l'impression de marionnettes indécises qui ne peuvent fonctionner sans l'aide des conseillers.

(30) a. *Roland*, vv. 848–50, *Marsilies mandet d'Espagne les baruns, / cuntes, vezcuntes e dux e almaçurs, / les amirafles e les filz as cunturs* (Or Marsile a mandé par l'Espagne les barons, comtes, vicomtes et ducs et almaçours, les amirafles et les fils des comtors).

b. *Floire*, vv. 2704 sqq., *l'émir fait ses barons mander. / [...] Vient roi et empereour, / et duc, et conte, et aumaçor. / Tous emplist li palais le roi / de sa gent qui sont de sa loi* (L'émir a fait convoquer ses barons. Viennent rois et empereurs, ducs, comtes et almaçours. La salle du palais royal est bondée des vassaux de sa mouvance).

³⁰ « Pour glorifier les Francs, il est absolument nécessaire à l'action et la symbolique dont elle est porteuse que les Sarrasins soient des guerriers magnifiques, qu'ils soient porteurs de valeurs, même étrangères, qu'ils aient les mêmes caractéristiques incarnées dans des personnages typiques ». JULLIARD-BEAUDAN (2010) 124.

³¹ « Formule où s'exprime le regret de voir un peuple si vaillant exclu de la chrétienté ». BANCOURT (1987) §13.

³² « Tout comme le roi chrétien, le roi païen ne prend pas de décision sans consulter ses conseillers » qui lui doivent *consilium* et *auxilium*. BUSCHINGER (1982) §3.

c. *Huon*, v. 8544, le roi sarrasin Galafre demande à l'émir Yvorin : « *Queil consoil me donnez ?* ». L'émir Yvorin n'est pas plus certain que Galafre ; par ce comique de répétition qui marque le style de *Huon* (vv. 8578–80), il va lui aussi chercher conseil ailleurs : « *Consoille arait de ceu que me querrez.* » / *Cez baron ait d'unne parrt appelez.* / « *Signour, dit il, quel consoil me donnez ?* » (« Je veux prendre conseil au sujet de ce que vous me demandez. » Il prend à part ses chevaliers et leur demande leur sentiment).

Certains chefs musulmans sont même qualifiés par des termes clairement élogieux, qui les comparent aux éminences chrétiennes.

(31) a. *Roland*, vv. 3172 sqq., *Li amiralz ben resemblet barun.* / *Blanche ad la barbe ensemment cum flur / e de sa lei mult par est saives hom [...].* / *Ses filz Malpramis mult est chevalerus ; / granz est e forz e trait as anceisurs* (L'émir est semblable à un vrai baron. Sa barbe est blanche comme fleur. Il est très sage clerc en sa loi. Son fils Malpramis est de grande chevalerie. Il est de haute taille, et fort ; il ressemble à ses ancêtres).

b. *Aspremont*, vv. 6051 sqq., *Es vos am piez levé .i. aumaçor,* / *Floriadés c'om tint a poigneor.* / [...] *Et chevaliers n'en i ot de meillor.* (Voici que se lève un aumassour ; c'est Floriadés, qui a une réputation de guerrier. Et il n'y a pas meilleur chevalier que lui).

Donc, alors même qu'il les déteste comme l'ennemi à détruire, l'auteur-narrateur, au cours de ses descriptions, ne peut s'empêcher de reconnaître des valeurs certaines à ces princes ennemis³³.

3. L'ESTHÈTE

Cette reconnaissance de valeurs est particulièrement sensible dans la description des décors où les chefs sarrasins évoluent et dans celle des accessoires exotiques qui forment le quotidien de ces princes orientaux³⁴. Les chefs païens sont de véritables esthètes. « Trait caractéristique des païens, qui tranche avec la laideur qui les affecte : leurs richesses fabuleuses et le luxe inouï qui les entoure », écrit Buschinger³⁵.

3.1. D'excellents cavaliers

Les combattants sarrasins sont plus rapides que les chevaliers chrétiens car leurs montures sont complètement différentes. Alors que les Francs utilisent de solides destriers trapus, les cavaliers musulmans montent un type de cheval inconnu en chrétienté.

(32) *Aliscans*, vv. 5234–35, *Puis est montez en l'aufage [...]* / *n'ot tel cheval en France n'Alemagne* (Puis il est monté sur le cheval, il n'y en avait de semblable ni en France ni en Allemagne).

³³Juilliard-Beaudan écrit « loin de jeter l'anathème sur les païens, [les Francs] admiraient leurs richesses, leur courage, leurs prouesses au combat ». JUILLIARD-BEAUDAN (2010) 121–122.

³⁴« Le goût des choses exotiques se révèle surtout au niveau des objets et des décors associés au monde musulman et byzantin [...]. De la simple épithète au tableau descriptif, le prestige matériel dont jouissait l'Orient est très visible dans nos chansons [...]. Les produits de luxe, les merveilles techniques, les palais, les tentes et les vergers contribuent à l'évocation d'une ambiance luxueuse, pleine d'attraits visuels et olfactifs ». JONES (2002) 638.

³⁵BUSCHINGER (1982) §10.

C'est un cheval de la même région qu'eux (*Guillaume*, v. 1115, *chevals d'Arabe*), caractérisé à plusieurs reprises par sa rapidité, soit par des comparaisons avec des oiseaux ou des objets eux aussi très rapides, soit par des adjectifs signifiant « rapide, impétueux, nerveux » :

(33) a. *Huon*, v. 7861, *au chevalz montent corrant et abrivez* (montent sur les coursiers rapides³⁶) ; v. 8093, *chevalz sejournez* (cheval rapide).

b. *Amadas*,³⁷ vv. 4144 sqq., *li destriers [...] se lance com. i. quariaus* (le cheval s'élance comme une flèche) ; vv. 4309 sqq., *tant par va tost li siens cevaus [...] que ne s'i tenist .I. faucons* (son cheval va si vite qu'un faucon ne pourrait pas le suivre).

La comparaison la plus percutante, selon nous, est celle du dromadaire, car l'auteur nous invite à déchiffrer le mot : *dromos*, en grec, signifie « rapide ». D'ailleurs, ce cheval inconnu dans le monde chrétien et valant bien mille sous d'or (comme le suggère l'étymologie de *missaudour*) est envoyé en cadeau au duc de Bourgogne :

(34) *Amadas*, vv. 1536 sqq., *illoec conquist le bon ceval, / qui plus va tost et pui et val / que dromadaires [...]. / Par .I. sien vallet en Borgoigne / l'envoie et par moult grant cierté, / car tel n'ot en crestienté. / Le duc tramet le missaudour* (Il conquiert le bon cheval qui, par monts et par vaux, va plus vite qu'un dromadaire. Il l'envoie en Bourgogne par l'intermédiaire d'un de ses serviteurs en signe de grand respect : ce cheval n'avait pas son égal dans toute la chrétienté. Le serviteur transmet au duc le cheval de prix).

Normalement, un animal d'une contrée lointaine est décrit selon ce qu'en disent la Bible ou les bestiaires et les encyclopédies comme celle d'Isidore de Séville (VII^e siècle) ou de Hugues de Saint-Victor (XI^e siècle). Les descriptions d'une grande précision anatomique suggèrent néanmoins que cette fois, l'auteur-narrateur ne s'appuie pas uniquement sur ces sources, qu'il n'invente pas cette réalité orientale qu'est le cheval type pur-sang arabe, mais qu'il en a personnellement vus³⁸.

Le harnachement de ces animaux doit être à la hauteur de leurs qualités. Le père de Floire, roi d'un royaume andalou, donne à son fils un palefroi dont le harnachement n'est qu'une suite d'hyperboles :

(35) a. *Floire*, vv. 1179 sqq., *la soussele ert d'un pail cier, / tres bien ovree a eskeier. / [...] / Les estriviers et les çaingles / de soie, avoec les contreçaingles / lacies merveilleusement ; / toutes les boucles sont d'argent. / Li estrier valent un castel, / d'or fin sont ovré a noiel [...]. / La caveceüre estoit d'or, / les pieres valent un tresor / qui a blanc esmail sont assises [...]. / Li frains si est de l'or d'Espagne ; / et saciés miex en vaut l'ovraigne / que l'ors ne les pieres ne font, / que toutes precieuses sont. / Les resnes de fin or estoient [...]* (La housse était faite d'une précieuse étoffe magnifiquement brodée de motifs en damier ; les étrivières et les sangles sont en soie, fixées aux contre-sangles par de magnifiques boucles d'argent. Les étriers valent bien une ville ! Ils sont en or fin, et travaillés en nielle. La têtère est en or fin ; les pierres, serties dans de blancs émaux, valent une fortune. Le mors est aussi en or

³⁶Devant les fréquents doublets synonymiques typiques de la littérature médiévale, la traduction peut décider de maintenir les deux termes ou de n'en retenir qu'un seul. Ici, le deuxième adjectif signifiant rapide, impétueux, a été omis par les traducteurs.

³⁷Les traductions d'*Amadas* et *Ydoine* proviennent de la version consultée de FERLAMPIN-ACHER-HÜE (2020).

³⁸Bancourt y lit « un accent de sincérité qui ne trompe pas ». BANCOURT (1976) §12.

d'Espagne ; et sachez que le travail en vaut plus encore que l'or et les pierres, qui toutes pourtant sont précieuses. Les rênes fixées aux mors étaient entièrement en or).

b. Huon, vv. 6693 sqq. *C'iert ung chevalz ferrant et pumellez, / n'ot si corrant en la Crestienteit. / [...] Li chevalz fuit richement ensellez : / la selle fuit d'oz de ppiisson de mer, / li frain dou chief vault mil mars d'or pesér. / Quant Huelin fuit es chevalz monter, / .XXX. eschallette si acordent si cler, / herpe ne gigne ne plaît a escouter.* (Un cheval gris pommelé – il n'y en avait pas de plus rapide en toute la Chrétienté –. Le cheval est harnaché de manière somptueuse ; la selle est faite avec l'os d'un poisson de la mer, et la têtière vaut bien mille marcs d'or bien pesés. Lorsque Huon est monté, trente clochettes rendent un son si harmonieux qu'il est plus agréable à entendre que celui de la harpe ou de la vielle).

Plusieurs fois, l'auteur-narrateur se plaît à nous donner le nom de ces chevaux. Ce sont souvent des « noms qui parlent » :

(36) a. l'un des chefs sarrasins, Climborin, *siet el cevals qu'il cleimet Barbamusche, / plus est isnels que esprever ne arunde* (Roland, vv. 1534–35 ; il monte le cheval qu'il appelle Barbamousche, lequel est plus rapide qu'épervier ou hironnelle).

b. Roland, vv. 1593 sqq., *D'Affrique i ad un Affrican venit, / ço est Malquiant, le filz al rei Malcud. / Si guarnement sunt tut a or batud. / [...] Siet el ceval qu'il cleimet Salt Perdu : / beste nen est ki poisset curre a lui* (Un Africain est là, venu d'Afrique : c'est Malquiant, le fils de Malcud. Il monte le cheval qu'il appelle Saut-Perdu : il n'y a bête qui puisse l'égaliser à la course).

c. Le cheval qui plaît tant à Huon s'appelle Blanchadin [...] *plus blan estoit que ne soit flour es prés* (Huon, vv. 7966 sqq. ; Blanchadin, un cheval plus blanc que la fleur des prés).

Les chevaliers chrétiens convoient ces chevaux. Huon, monté sur une malheureuse rosse tellement frêle qu'elle ne peut aller qu'au pas adresse ses prières à la Vierge :

(37) Huon, vv. 8024–25, « *Sainte Marie, et car me secourrez : / que je peüsse son chevalz conquerer.* » (« Sainte Marie, venez à mon secours, que je puisse m'emparer de son cheval ! »).

Bien sûr, il tue le cavalier et s'empare du cheval. L'oncle du mort plaint le neveu, mais souhaite surtout récupérer l'animal, et il demande de l'aide pour cela :

(38) Huon, vv. 8201 sqq., « *ung mien cosin m'ocit yer au joster [...], / son boin chevalz en ait o lui menér, / c'est Blanchadin que moult tost sceit aller, / n'ait tel chevalz en trestout cest rengnez. / Retanrait vous per couvenant ytelz, / se cil revient, a lui yrez joster / et le chevalz ariere me ramoinrez* » (« Il a tué hier mon neveu [...] et a emmené son valeureux cheval, Blanchadin au galop rapide, le meilleur destrier de ce royaume. Je vous prendrai à mon service à la condition suivante : si ce jeune homme revient, vous irez le combattre, et vous me ramènerai le cheval »).

Dans le *Couronnement de Louis*, Guillaume tue sans ménagement l'orgueilleux Corsolt, mais conserve la vie du cheval pour d'autres buts.

(39) *Couronnement de Louis*, vv. 1095–97, *mais il espargne quant qu'il puet le destrier, / car il se pense, s'il le puet guaaignier, / bien li porreit encore avoir mestier* (mais il épargne autant qu'il peut le destrier car il se dit que s'il peut le conquérir, il pourra, lui aussi, en faire son profit).

Effectivement, il va récupérer le cheval de l'ennemi, ce qui mérite bien une action de grâce exaltée de 4 vers :

(40) *Couronnement de Louis*, vv. 1148–50, « *Deus, dist Guillelmes, com cos dei gracier / de cest cheval que j'ai ci guaaignié ! / Or nel donreie por l'or de Montpelier, / ui fu tel ore que molt l'oi coveitié* »

(« Dieu, dit Guillaume, comme je dois vous remercier pour ce cheval que j'ai gagné ici ! Maintenant je ne le donnerais pas pour tout l'or de Montpellier. Aujourd'hui je l'ai bien convoité).

Les chevaliers francs en obtiennent parfois comme cadeaux (41 a. et b.) ou butins de guerre (41 c.).

(41) a. *Aliscans*, v. 4933, [Guibourc] li [à Guillaume son ami] *done un auferrant corsier*.

b. *Aspremont*, vv. 2213 sqq., *Donc fist Balanz demander .i. cheval / qui est plus blans d'ivoire ou de cristal ; / Li frains dou chief a or et a esmal / et li estriers ausi o le poitrail, / et es arçons n'ot ne fust ne metal, / mais or d'Arrabe recuit et bien leal, / et fu couverz d'un chier paille roial [...]. / « Cist cort si tost agu mont et grant val / ne s'i tenroit beste nule corsal. / Il nen est nul qui soufrist tel jornal ; / [...] Menez le moi l'empereor roial* (Alors Balant fait amener un cheval plus blanc que l'ivoire ou le cristal. Le mors est d'or émaillé, ainsi que les étiers et le poitrail, et les arçons ne contiennent ni bois ni métal, mais de l'or d'Arabie recuit et parfaitement pur. Il porte comme couverture une précieuse étoffe de soie, digne d'un roi. « Ce cheval court si vite sur des monts escarpés et à travers de grandes vallées, qu'aucun animal ne pourrait suivre son allure. Aucun ne pourrait endurer de telles fatigues. Apportez-le de ma part à votre roi et empereur »).

c. *Roland*, vv. 1486 sqq., *Li arcevesques [Turpin] / siet el cheval qu'il tolit a Grossaille, / ço ert uns reis qu'il ocist [...]. / Li destrers est e curanz e aates* / [suit une description d'une grande et étonnante précision anatomique] / *Beste nen est nule ki encontre lui alge* (L'archevêque Turpin monte le cheval qu'il prit à Grossaille, un roi qu'il avait tué. Le destrier est bien allant, rapide. Il n'est nulle bête qui l'égale à la course).

Les princes orientaux aiment leurs chevaux qui valent bien leur pesant d'or, ils peuvent offrir des sommes colossales pour les récupérer :

(42) *Aliscans*, vv. 1651-53, « *Mes, por Mahom, mon cheval me rendez ; / mout richement iert vers vos rachetez : / de l'or d'Arrabe sera .II. foiz pesez* » (« Mais, par Mahomet, rendez-moi mon cheval. Je vous le rachèterai bien cher : vous aurez deux fois son poids en or d'Arabie »).

Cependant Guillaume résiste, et ne rend pas le cheval.

Une centaine de vocables arabes sont entrés dans la langue française au long du Moyen Âge. Parmi eux, les adjectifs et noms masculins *alfage* (1. noble, 2. seigneur sarrasin³⁹), *alfaïgne* (1. effrayant, redoutable comme un Sarrasin, 2. chef des Sarrasins, 3. cheval de bataille, que nous trouvons dans notre corpus, voir 43 a.) et *alferrant* (1. de couleur grise, 2. impétueux, 3. cheval de bataille, que nous trouvons dans notre corpus, voir 43 d.).

(43) a. *Aliscans*, v. 1763, *Et Deesreez chevauchoit une aufeigne* (Desreez chevauchait un cheval de bataille).

b. *Aliscans*, v. 2725, *son auferrant gascon* (son cheval gascon).

c. *Aliscans*, v. 4216, *Li quens Guillelmes se siet en l'auferrant* (le comte Guillaume s'assoit sur son cheval de bataille).

d. *Gormont*, v. 16, *Des espuruns point l'auferrant* (il éperonne son cheval de bataille).

Le maître de l'auferrant n'est pas forcément un Sarrasin : en (43 c.), il s'agit de Guillaume, seigneur franc ; en (43 b.), c'est le cheval qui n'est plus arabe, témoignage que le terme a changé de sémantisme. Tous ces vocables sont issus de l'arabe *al-faras*, « cheval ».

³⁹Les définitions proviennent du *Dictionnaire de l'Ancien Français* de Greimas.

3.2. Or, soie et pierres précieuses

Tout au long du Moyen Âge, les échanges ont permis la confrontation de deux civilisations. Les Orientaux, peut-être « barbares » dans leur comportement et leur religion, ne le sont certainement pas dans leur aisance matérielle, leur maîtrise des sciences, leur confort architectural. Les lexies désignant les tissus en soie sont nombreuses, permettant aux allocutaires d'imaginer un monde de couleurs chamarrées, qu'il s'agisse de vêtements (44 a.) ou de textiles comme des nappes ou des édredons (44 b.) :

(44) a. *Aliscans*, vv. 2966–67, *gentis dames vestües de bofuz, / de dras de soie, de poile a or batuz* (de nobles dames vêtues de diverses étoffes de soie, de riches draps de soie dorée).

b. *Aucassin et Nicolette*, XL, [Nicolette] *se se vesti de rices dras de soie [...], si s'assist en le canbre sor une cuente pointe de drap de soie* (Nicolette revêt de magnifiques vêtements de soie, s'assied dans la pièce sur un grand coussin de soie)⁴⁰.

L'armée est chatoyante elle aussi, les armes, les écus et les heaumes étincellent de l'or et des pierres qui y sont serties. Les heaumes sont systématiquement verts – de bronze oxydé ? Ce serait surprenant que des armes si belles soient laissées ainsi sans entretien. Faut-il lire et comprendre plutôt *vair*, c'est-à-dire « brillants » ? Verts ou vairs, les casques sont souvent décorés d'or et de pierres (*gemmes*, *jemmes* en ancien français),

(45) a. *Aliscans*, v. 7335 « *Ostés moi tost mon vert heaume gemé* » (« Retirez-moi vite mon brillant heaume serti de pierres précieuses »).

b. *Gormond*, v. 401, *le vert helme que ot al chief* (le heaume brillant qu'il a sur la tête).

c. *Huon*, v. 8673, *helme jemez* (heaume orné de pierres).

d. *Prise d'Orange*, v. 945, *un vert heaume, qui est a or gemé* (un heaume brillant, en or serti de pierres précieuses).

e. *Roland* : vv. 1448 sqq., *Li reis Marsilie [...]vient / od sa grant ost que li out asemblee [...]. / Luisent cil elme as perres d'or gemmees, / e cil escuz e cez bronies sasfrees* (Le roi Marsile vient avec la grande armée qu'il amassa. Les heaumes aux pierreries serties dans l'or brillent, et les écus, et les brogues safrées).

Les armes et les boucliers sont particuliers également :

(46) *Roland*, vv. 1499–1501, *vait le ferir en l'escut amiracle : / pierres i ad, ametistes e topazes, / esterminals e carbuncles ki ardent* (il va le frapper sur son écu, que des pierreries chagent, améthystes et topazes, escarboucles qui flambent).

Certaines épées ont une telle valeur que leurs propriétaires leur donnent un nom. Ce n'est pas par hasard que Baligant (dont le nom proviendrait du provençal « étincelant, brillant », d'après Spitzer⁴¹) a nommé la sienne Précieuse :

(47) *Roland*, vv. 3140 sqq., *Li amiralz [...] / vest une bronie dunt les pan sunt sasfret, / lacet sun elme, ki ad or est gemmet, / puis ceint s'espee al senestre costet. / Par sun orgoill li ad un num truvet* [il manque le vers qui nomme l'épée, mais nous lisons le nom plus loin] / *Pent a sun col un soen grant escut let : / d'or est la bucle e de cristal listet* (L'émir endosse une brogne dont les pans sont

⁴⁰Les traductions d'*Aucassin et Nicolette* proviennent de la version consultée de WALTER (1999).

⁴¹SPITZER (1948) 400.

safrés, il lace son heaume paré d'or et de pierreries. Puis à son flanc gauche il ceint son épée ; en son orgueil il lui a trouvé un nom. Il pend à son cou un sien grand écu large : la boucle en est d'or, parée d'une bordure de cristal).

Lorsque l'armée sarrasins se prépare au combat, c'est un véritable tableau éclatant de lumières que les paroles du narrateur dépeignent aux allocutaires :

(48) a. *Huon*, vv. 8362–66, *li roy Gallaffre ait fait sa gens armer, / et il meïysme c'est moult bien assenez ; la vejssiez tant destrier sejoinés / et tant de lance et tant d'escus bouclez, / l'or et l'aisur moult belz restinceler* (Le roi Galafre fait armer ses gens, et s'équipe lui-même comme il convient ; que de destriers rapides, que de lances et d'écus à boucle aurait-on pu voir alors, ainsi que l'or et l'azur qui projettent de vives lueurs !).

b. *Aspremont*, vv. 3632–33, *La veïsiez tant espié a esmal / et tant escu et tant hame a cristal* (que d'épieux émaillés ici, que d'écus et de heaumes ornés de cristal), repris dans la laisse suivante, vv. 3638–39, *La veïsiez tant hame d'arrabloi / et tant escu a or et a orfoi !* (Là, que de heaumes d'Arabie et d'écus ornés d'or et d'orfoi !).

Les présentatifs *la*, les verbes P5 au conditionnel de vision, l'évocation de multiples matières brillantes invitent les allocutaires à imaginer la scène, à la voir dans leur esprit.

3.3. Le jardin d'agrément

Le jardin du prince oriental est un passage obligé du genre narratif dont l'histoire se passe en Orient.

(49) *Prise d'Orange*, vv. 239–251, « *Amis, beau frere, dit Guillelmes le ber, / est tele Orenge comme tu as conté ?* » / *Dist Guillebert : « Ainz est meillor assez. / Se voiez ore le palés principel / comme il est hauz et tot entor fermé ! / [...]S'i estiez le premier jor d'esté, / lors orriez les oseillons chanter,⁴² / crier faucons et cez ostoirs müez, / chevaus hennir et cez muls rechaner, / ces Sarrazins deduire et deporter ; / ces douces herbes i flerent mout soëf, / pitre et quanele, dom il i a planté [...].* » (« Mon ami, cher frère, dit le baron Guillaume, Orange est-elle comme tu l'as racontée ? Guillebert répond : – Et plus belle encore ! Si vous pouviez voir le palais principal, comme il est haut et enclos tout autour ! Si nous étions au premier jour de l'été, vous pourriez entendre les oiseaux chanter, les faucons et les milans crier, les chevaux hennir et les mules braire, les Sarrasins jouer et se divertir. Les herbes aromatiques y embaument l'air, épices et cannelle, qui y poussent en abondance).

On imagine un palais comme l'Alhambra de Grenade, entouré d'un double mur de remparts et de verdure. Le jardin suscite l'admiration des personnages et sans aucun doute des allocutaires.

(50) *Prise d'Orange*, vv. 680 sqq., *Or fu Guillelmes en Gloriete assis / [...], / lez les puceles desoz l'ombre del pin. / La sist Orable, la dame o le cler vis. / « Dex, dist Guillelmes, ceanz est Paradis ! »* (Guillaume était maintenant assis dans le jardin de la Gloriette, auprès des jeunes filles sous l'ombre des pins. Là était assise également Orable, la dame au visage clair. « Dieu, dit Guillaume, c'est le paradis ici ! »).

⁴² « Le concert des oiseaux est un thème important des évocations des jardins d'agrément. » MÉNARD (1989) §52.

Le jardin figure dans les textes sous l'appellation de verger. Ce verger, véritable *locus amoenus*, mélange d'Éden, de Champs-Élysées et de Jardin des Délices, est loin d'avoir la fonction d'un simple décor⁴³. Sa description, qui peut s'étendre sur plusieurs centaines de vers, est un morceau de bravoure de l'auteur, élément immanquable de la thématique orientale⁴⁴, tout comme le portrait de la dame est immanquable au roman courtois.

Intéressons-nous plus en détail au jardin de *Floire et Blanchefleur*. Presque 150 vers sont consacrés à sa description. L'arbre d'Amour (*l'arbre d'amors*, v. 2028), tel celui de la Connaissance, trône en son centre. C'est un jardin merveilleux (au sens de magique tout comme d'esthétique), toujours fleuri (v. 2021, *Li vergiers est tostans floris*), un monde clos (*clos de mur*, v. 1983), à l'abri des regards. Sur les murs, des automates en forme d'oiseaux concurrencent de leur chant mélodieux les vrais oiseaux nommés en accumulation, coordonnés par le simple *et* :

(51) vv. 1997 sqq., *et el vergier [...] / des oisiaus i a si douc cri, / et tant de faus et tant de vrais, / merle et calendres et gais / et estorniaus et rosignos, / et pinçonés et espringos et autres oisiaus qui i sont* (Dans le jardin, les oiseaux font entendre de beaux trilles, les artificiels comme les vrais, merles, calandres, geais, rossignols, pinsons, loriots et autres, qui hantent le parc).

Un *flueves de Paradis* (v. 2008) – fleuve, hyperbolique, non un ruisseau ou une rivière ; serait-ce l'Euphrate ? – traverse le jardin. L'eau courante et la maîtrise du système hydraulique sont une réalité qui a impressionné les Occidentaux du XII^e siècle⁴⁵. Ce fleuve charrie des pierres précieuses, elles aussi évoquées en cascade, reliées par *et* :

(52) vv. 2013–2020, *en icele eve de manieres / truevè on precieuse pieres ; / saffirs i a et calcidoines, / boines jagonnes et sardoines, / rubis et jaspes et cristaus / et topasses et boins esmaus / et autres que nomer ne sai* (Dans ce fleuve on trouve toutes sortes de pierres précieuses ; il y a des saphirs et des calcédoines, de belles hyacinthes et des cornalines, des rubis, des jaspes et des cristaux, et des topaze et de beaux émaux, et d'autres pierres dont j'ignore le nom).

Les accumulations se poursuivent : les plantes, les arbres et les épices, l'évocation de leur parfum envoûtant⁴⁶, sont accumulés sans détail, sans description, juste en une avalanche de lexèmes.

(53) vv. 2023–2032, *il n'a soussiel arbre tan cier, / benus, plantoine n'aliee, / ente nule ne boins figiers, / peskiers ne periers ne noiers, / n'autre cier arbre qui fruit port, / dont il n'ait assés en cel ort. / Poivre, canelle et garingal, / encens, girofle et citoual et autres espisses assés, / i a, qui flairent molt soués* (Il n'est au monde d'essence précieuse, ébène, platane ou alisier, ni d'arbre greffé, doux figuier, pêcher ou poirier, ni noyer en aucun autre arbre fruitier dont ce parc ne soit abondamment pourvu. On y trouve du poivre, de la cannelle, du galanga, de l'encens, du girofle, de la zédoaire, et bien d'autres épices aux très douces senteurs).

⁴³ « Importance de l'un des traits que l'Espagne réelle a le plus sûrement légué à l'Espagne poétique : la présence de ces jardins et de leur rôle de cadre privilégié de la vie de cour. » LABBÉ (1990) 386.

⁴⁴ « Une femme à conquérir, un ennemi à défier, des montures de prix en guise de butin : tous les attrait de la guerre joyeuse, le jardin d'Espagne les renferme ici encore, dans le bruissement des eaux vives et le chant des oiseaux. » LABBÉ (1990) 401.

⁴⁵ « Système d'irrigation, technique où les musulmans d'Espagne ont toujours excellé ». LABBÉ (1990) 397.

⁴⁶ « Paradis épicurien où les sens sont comblés (la vue, l'odorat, l'ouïe, etc.) » MÉNARD (1989) §53.

On imagine le tempo de la voix du récitant qui s'accélère pour augmenter encore l'effet de saturation auditive des allocutaires, saisis et transportés dans cet univers merveilleux des *mille et Une nuits*. Ce jardin enchanté et enchanteur semble être à la fois un fac-simile de l'Éden tout aussi inaccessible (fleuve, arbre, métaux précieux), et à la fois une encyclopédie dans le sens qu'il rassemble tous les savoirs : animaux, minéraux, végétaux.

Mais le jardin est aussi le lieu de l'action. L'émir de *Floire et Blanchefleur* a un double rituel annuel en rapport avec son jardin. Chaque année, il rassemble les 140 odalisques de sa Tour aux Pucelles dans son jardin merveilleux, au centre duquel se trouve l'Arbre d'Amour, arbre magique entièrement artificiel⁴⁷, éternellement fleuri et dont une fleur se détache comme par magie (*par enchantement*, v. 2091) sur la demoiselle que l'émir veut justement prendre pour femme. Il l'épouse en grandes pompes et la chérit sincèrement et fidèlement une année entière. Puis, lorsque l'année est passée, il la met à mort et en choisit une nouvelle.

(54) vv. 1965 sqq., *Li amirals tel costume a / que une feme o lui tenra / un an plenier et noient plus[...] / dont li fera le chief trencier* (L'émir observe la coutume que voici : il ne garde la même femme qu'une année, sans plus. Après il fait trancher la tête à cette femme).

3.4. Fascination et mépris

Le luxe et le confort dans lequel vivent les princes orientaux provoquent la fascination des Francs chrétiens qui ont un tout autre mode de vie. Les chefs sarrasins l'ont bien compris et par un ton mielleux, ils promettent de grandes richesses aux chrétiens pour obtenir d'eux des informations. Certains chevaliers francs résistent à la tentation comme le Christ dans le désert,

(55) a. *Aspremont*, vv. 2197-2204, *Au tref Balant ez les voz repaireiez. / Tant bel avoir trover i poïssiez, / tant granz mantiax et tant pailles ploiez, / tant clers haubers, tant clers hiames vergiez, / tant cler vaisel de neve ovre et de viez. / Ce dist Balanz : « Dus Naymes, choisissez ! / -Sire, dist Naymes, por noiant am plaidiez ; / ja vostre avoires nen iert par moi bailliez. »* (Les voici revenus à la tente de Balant, où vous pourriez trouver beaucoup de richesses, de grands manteaux, des étoffes de soie pliées, des hauberts luisants et des heaumes ciselés étincelants, des coupes de facture ancienne ou nouvelle. Balant dit : « Duc Naimés, choisissez ! -Ami, répond Naimés, n'en parlez plus ; jamais je ne prendrai de ce qui vous appartient »).

b. *Couronnement de Louis*, vv. 806 sqq., « *Veir, dist li Turs, tu as molt fier pensé. / Se tu voleies Mahomet aorer, / [...]je te donreie onor et richeté [...]. / - Gloz, dist Guillelmes, Deus te puist mal doner !* » (« Vraiment, dit le Turc, tu as des sentiments très fiers. Si tu voulais adorer Mahomet, je te donnerais fief et richesse. -Truand ! dit Guillaume, Dieu puisse faire ton malheur !). Nous entendons l'écho du *vade retro Satanas* du Christ dans le désert.

D'autres, entraînés par le mal, succombent et trahissent. Dans la *Chanson de Roland*, le passage de la trahison de Ganelon est répété plusieurs fois pour appesantir encore plus sa culpabilité :

(56) a. « *Bel sire Guenes, / cumfaiement purrai Rollant ocire ?* » / *Guenes respont: « Ço vos sai ben dire »*, vv. 580-582.

⁴⁷L'arbre magique est en réalité un topos de la thématique orientale, Orable aussi en a un dans son jardin intérieur d'Orange (*Prise d'Orange*, vv. 652 sqq., *Avoit un pin par tel esperiment...*).

b. *Quan l'ot Marsilie, si l'a baiset el col, / puis si cumencet a venir ses tresors.* v. 600–602. Le traître a reçu en échange des informations fournies sur l'arrière-garde de Charlemagne, vv. 845–847, *del rei païen [...] / or e argent, palies e ciclatuns, / mule e chevaux e cameilez e leuns.* Un autre Sarrasin si l'en [à Ganelon] *dunat sun helme e s'escarbuncle* (v. 531). Il se voit proposer des fourrures (*Guaz vos en dreit par cez pels sabelines*, v. 515), des armes (« *Tenez m'espee, meillur n'en ad nuls hom ; / entre les helz ad plus de mil manguns / Par amistiez, bel sire, la vos duins* », vv. 620–622 et « *Tenez mun helme, unches meillor ne vit* », v. 629), et si tout cela n'était pas encore suffisant, la reine Bramimonde, dernière carte à jouer dans ce jeu de séduction, propose des bijoux à la femme de Ganelon (« *A vostre femme enveierai dous nusches, / bien i ad or, matices e jacunces* », vv. 634–641). Il prend tout.

L'émir Yvorin, pour lequel Huon a combattu, comble le héros intrépide de tout ce dont il peut rêver (bien entendu, leur amitié n'est qu'une tactique de la part du jeune homme) :

(57) vv. 8111–18, *Dist l'amiralz : « Amis, sus vous levez, / dejuste moy a ma tauble seés, / car bien m'avez servi et honnorés. / Abandonne vous lez bien de mon ostel : / les vair, les gris, les ermin engollez, / l'or et l'argens a vous plaisir prenez. / Allez a chambre az pucelle jueir, / et dez plux belle faite vous vollanteit. »* (« Mon ami, levez-vous et asseyez-vous à ma table tout près de moi, car vous m'avez bien servi et avez travaillé à mon honneur. Je mets à votre disposition tout ce que contient ma demeure : les fourrures de vair et de petit-gris, les tuniques d'hermine à collet, l'or et l'argent, dont vous prendrez à votre gré. Allez vous divertir dans les chambres des pucelles et prenez votre plaisir avec les plus belles »).

Il est facile pour ces princes de promettre des merveilles, leur richesse est infinie, qu'ils s'en vantent par eux-mêmes ou qu'elle soit reconnue par le narrateur (58 b.) ou un personnage chrétien (58 c.).

(58) a. *Gormont*, vv. 354 sqq., *Li rei Gormund li respundi, / cum orguillos e cum fier : / « [...] Jeo sui de lin a chevalier, / de riches e de preisiez [...] »* (Le roi Gormont lui répondit avec orgueil et fierté : « Je suis d'une lignée de chevaliers riches et valeureux »).

b. *Roland*, v. 3265, *Li amiralz mult par est riches hoem* (L'amiral est vraiment un homme riche).

c. *Prise d'Orange*, v. 466, « *Tant par ert riches li sires de ceanz !* » (« Il est tellement riche, le seigneur de cette ville ! »).

Mais comme souvent, la fascination amène à la jalousie, le complexe d'infériorité se transforme en mépris. Tous ces trésors terrestres, toutes ces richesses qui brillent, tout n'est que vanité, qui ne protègent pas de la mort :

(59) *Roland*, v. 1262, *sis bons escuz un denier ne li valt* (Le bon écu du païen en lui ne vaut pas un denier).

Lorsque le richissime prince sarrasin mourra, il n'emmènera rien avec lui dans l'autre monde. Par ailleurs, lorsqu'un païen meurt, le monde occidental chrétien n'en a que faire. Le Pape Alexandre II a même déclaré en 1063 que tuer un ennemi de la foi chrétienne n'est pas pêcher, mais au contraire combattre le Mal dans une « guerre juste⁴⁸ ». Le chevalier franc est d'avance absous pour les meurtres des ennemis de la chrétienté :

(60) *Huon*, vv. 8516–17, *De ceu c'an chaut se il sont mort getez ? / Sairaisin errent, Dieu lez puist cravanter !* (mais qui s'inquiéterait de leur mort ? C'étaient des Sarrasins, que Dieu les confonde !)

⁴⁸Voir CHANUT (2012) §5.

Somme toute, les dieux païens ne valent rien, même s'ils sont en or ; dans la fuite de la défaite, les Sarrasins les abandonnent, voire mêmes les maudissent et les détruisent lorsqu'ils n'ont pas exaucé leurs vœux.

(61) a. *Aspremont*, vv. 2583 sqq., *Païen [...] en fuïe tornent a molt grant destourbier, / si laisserent tout après aus estraiier, / [...] lo .iiii. diex laisserent estraiier* (les païens s'enfuient dans le plus grand désordre, abandonnant tout derrière eux. Ils abandonnent même leurs quatre dieux).

b. *Roland*, vv. 2580 sqq., *Ad Apolin en curent en une crute, / tencent a lui, laidement le despersenent : / « E ! Malvais deus, por quei nus fais tel hunte ?[...] » / Puis si li tolent son sceptre e sa curune [...], / a granz bastuns le batent e destruisent ; / e Tervagan tolent sun escarbuncle / e Mahumet enz en un fosset butent / e porc e chen le mordent e defulent* (Vers Apollin ils courent, dans une crypte, le querellent, l'outragent laidement : « Ah ! Mauvais dieu ! Pourquoi nous fais-tu pareille honte ? » Puis ils enlèvent son sceptre et sa couronne, le renversent par terre à leurs pieds et le brisent à coups de forts bâtons. Puis à Tervagan, ils arrachent son escarboucle ; Mahomet, ils le jettent dans un fossé, et porcs et chiens le mordent et le foulent).

Si ce sont les Chrétiens qui détruisent sous les yeux de leur ennemi les statues vénérées de leurs dieux, comme des justiciers de l'Ancien Testament, alors certains de ces ennemis réalisent tristement l'inefficacité de ces idoles, et leur monde s'effondre avec eux.

(62) *Aspremont*, vv. 6368 sqq., « *Qant Crestiens les nos orent toluz, / voiant nos iaulz les ont molt bien batuz / de troux de lances et de chaillox cornuz, / et an après an la merde anbatuz, / les chiés avant trebuchiet es paluz. / Onques ne firent miracles ne vertuz, / toz çax que croient tien ge a deceüz ; / au departir iert chascun fox tenuz.* » (« Lorsque les Chrétiens nous ont ravi nos dieux, ils les ont roués de coups sous nos yeux avec des tronçons de lance et des cailloux pointus, après quoi ils les ont jetés dans la merde, basculés tête première dans les boursiers. Ils n'ont montré aucun pouvoir, accompli aucun miracle, et je considère comme des naïfs ceux qui croient en eux : à la fin, chacun sera considéré comme un fou »).

Finalement, la grande leçon des chansons de geste mettant en scène l'Orient, ses chefs et tous leurs trésors, est la suivante :

(63) *Guillaume*, v. 2124, « *Meillur est Deu que nule rien terrestre.* » (« Dieu est meilleur que tout bien terrestre »).

Sic transit gloria mundi.

CONCLUSION

L'examen de diverses œuvres narratives et épiques médiévales prouve qu'il est difficile de parler d'un portrait-robot du prince sarrasin tellement l'image est floue et complexe. C'est plutôt d'un prince aux multiples visages dont il faudrait parler. Que penser d'un passage comme celui-ci, avec un roi païen qualifié d'excellent, alors qu'il nargue les Chrétiens en critiquant la puissance divine ?

(64) *Gormont*, vv. 129-133, *Le meudre rei e le plus ber / qui unques fust de païens né / a haute voiz s'est escrié : / « Vos estes en del tut finé ; / n'avrez garant pur vostre Dé. »* (Le meilleur roi et le plus courtois qui fut né de païen s'est écrié à haute voix : « Votre fin est proche, votre Dieu ne peut pas vous protéger ! »).

Païen au sens de non-chrétien, excessif dans l'orgueil, la colère et la violence verbale⁴⁹, riche amateur de belles choses dont les possessions font envie aux Occidentaux⁵⁰ : voilà les traits effectivement communs ; après cela, le chef oriental peut être turc ou persan, d'Espagne ou d'Afrique, laid ou beau, perfide ou courtois. Au fil du temps (du récit ou des siècles), sa description évolue, du réalisme vers le burlesque, de l'humain vers l'animalité ou la marionnette. Les hordes monstrueuses que Guillaume d'Orange doit affronter ne sont plus les armées bien rangées de l'émir de Saragosse dans la *Chanson de Roland*⁵¹. Deux siècles et de nombreuses croisades ont passé.

Ainsi, les princes orientaux de la littérature médiévale sont des créations vaguement inspirées de modèles originaux, dont le but est de faire peur aux allocutaires : insister sur la monstruosité et l'altérité des seigneurs sarrasins est la meilleure façon de mettre en relief les valeurs chevaleresques des seigneurs chrétiens. Ce sont des symboles en miroir. Sans eux, sans leurs trésors qu'il faut dénigrer, sans leurs chevaux qu'il faut capturer, sans leurs cris et leur rage qu'il faut surpasser, les chefs chrétiens perdraient tout leur héroïsme.

BIBLIOGRAPHIE – LE CORPUS

- BAYOT, A. (éd.) (1931). *Gormont et Isembart*. Honoré Champion, Paris.
- BÉDIER, J. (éd., trad.) (1982). *La Chanson de Roland*. 10 / 18, Paris.
- FERLAMPIN-ACHER, Chr. – HÜE, D. (éds.) (2020). *Amadas et Ydoine*. Édition bilingue. Publication, traduction, présentation et notes. Honoré Champion, Paris.
- KLIBER, W.W. – SUARD, F. (éds.) (2003). *Huon de Bordeaux*. Édition bilingue. Publication, traduction, présentation et notes. Honoré Champion, Paris.
- LACHET, C. (éd., trad.) (2010). *La Prise d'Orange*. Honoré Champion, Paris.
- LANGLOIS, E. (éd.) (1920). *Le Couronnement de Louis, chanson de geste du XIIe siècle*. Honoré Champion, Paris.
- LECLANCHE, J.-L. (éd.) (2003). *Le Conte de Floire et Blanchefleur : roman pré-courtois du milieu du XIIe siècle traduit en français moderne*. Honoré Champion, Paris.
- PARIS, P. (éd.) (1879–1880). *Le Roman d'Éracle*. In : *Guillaume de Tyr et ses continuateurs : texte français du XIIIe siècle*. Firmin-Didot, Paris.
- REGNIER, C. (éd.) (2007). *Aliscans*. Honoré Champion, Paris.
- SUARD, F. (éd., trad.) (2008a). *La Chanson d'Aspremont*. Honoré Champion, Paris.
- SUARD, F. (éd., trad.) (2008b). *La Chanson de Guillaume*. Le Livre de Poche, Paris.
- WALTER, Ph. (éd.) (1999). *Aucassin et Nicolette*. Édition bilingue. Gallimard, coll. « Folio classique », Paris.

⁴⁹ « Son caractère excessif est pourtant très clair, car le monde oriental se présente régulièrement dans le registre de l'hyperbole. » JONES (2002) 645.

⁵⁰ « À la fois le double et le rival de l'Occident, l'Orient était souvent l'objet de ses ambitions et de son imagination. » JONES (2002) 630.

⁵¹ « Il est certain que les chansons de gestes étaient [...] une source et un moyen de diffusion très puissants pour une vision déformée, voire caricaturale, de l'Orient musulman. » JONES (2002) 644.

BIBLIOGRAPHIE – LES OUVRAGES CONSULTÉS

- BANCOURT, P. (1976). Les chevaux des Sarrasins dans les chansons de geste. In : *Morale pratique et vie quotidienne dans la littérature française du Moyen Âge* (Sénéfiance 1). Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence pp. 111–131, <https://doi.org/10.4000/books.pup.2796> (consulté le 10 octobre 2025).
- BANCOURT, P. (1987). De l'image épique à la représentation historique du musulman dans *L'estoire de la guerre sainte* d'Ambroise (*l'Estoire et la Chanson d'Aspremont*). In : *Au carrefour des routes d'Europe : la chanson de geste. Xe Congrès international de la Société Rencesvals pour l'étude des épopées romanes*, Strasbourg, 1985. Aix-en-Provence. Publications du CUER MA (Sénéfiance 20–21), t. 1, pp. 223–238. <https://books.openedition.org/pup/3932> (consulté le 10 octobre 2025).
- BRAULT, G.J. (1987). Le portrait des Sarrasins dans les chansons de geste, image projective ? In : *Au carrefour des routes d'Europe : la chanson de geste. Tome I*. Presses universitaires de Provence, pp. 301–311, <https://doi.org/10.4000/books.pup.3939> (consulté le 10 octobre 2025).
- BUSCHINGER, D. (1982). L'image du musulman dans le *Rolandlied*. In : *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval* (Sénéfiance 11). Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, pp. 59–73, <https://doi.org/10.4000/books.pup.2855> (consulté le 10 octobre 2025).
- CHANUT, Fr.-P. (2012). Guerre sainte et guerre juste au Moyen Âge : variations conceptuelles entre Occident chrétien et terres d'islam. In : BÉTHOUART, B. – BONIFACE, X. (éds.), *Les chrétiens, la guerre et la paix*. Presses universitaires de Rennes, Rennes, <https://doi.org/10.4000/books.pur.115001> (consulté le 10 octobre 2025).
- FLORI, J. (rec.) (2005). Philippe Sénac, *L'Occident médiéval face à l'islam. L'image de l'autre*. 2e éd. rev. Flammarion, Paris, 2000. *Cahiers de civilisation médiévale* n°189 (La médiévistique au XXe siècle. Bilan et perspectives) : 95–97.
- GUICHARD, P. – MENJON, D. (éds.) (2000). Pierre le Vénérable et l'islam. In : *Pays d'Islam et monde latin. Xe et XIIIe siècle*. Presses universitaires de Lyon, Lyon : pp. 103–110.
- HAUGEARD, Ph. (2020). L'idéologie d'un combat des chefs : la mort d'Eaumont dans *Aspremont*. *Op. cit., revue des littératures et des arts* [en ligne] n°20, <http://revues.univ-pau.fr/opcit/507> (consulté le 10 octobre 2025).
- JUILLIARD-BEAUDAN, C. (2010). Hommage aux Sarrasins. *Cahiers de l'Orient*, 99 : 121–159.
- JONES, C.M. (2002). Les chansons de geste et l'Orient. In : BIANCIOTTO, G. – GALDERISI, C. (éds.), *L'épopée romane. Actes du XVe Congrès International Rencesvals (Poitiers, 21-27 août 2000)*. 2 voll. Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, Poitiers, pp. 629–645.
- LABBÉ, A. (1990). Les jardins de l'Espagne mauresque dans l'imaginaire épique. *Memorias de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 21 : 385–405.
- LACROIX, J. (1988). L'Orient, sésame de l'aventure linguistique dans l'épopée italienne et hispanique. In : *De l'étranger à l'étrange ou la conjonction de la merveille* (Sénéfiance 25). Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, pp. 275–296, <https://doi.org/10.4000/books.pup.3296> (consulté le 10 octobre 2025).
- MÉNARD, Ph. (1989). Jardins et vergers dans la littérature médiévale. In : HIGOUNET, Ch. (éd.), *Jardins et vergers. En Europe occidentale (VIIIe–XVIIIe siècles)*. Presses universitaires du Midi, Toulouse, pp. 41–69, <https://doi.org/10.4000/books.pumi.22492> (consulté le 10 octobre 2025).

SOUTHWARD, E.C. (1946). Gormont, roi d'Afrique. In : *Romania*, 69 n°273 : 103–112.

SPITZER, L. (1948). Tervagant. In : *Romania*, 70 n°79 : 397–408.

WHITE-LE GOFF, M. (2010). Huon de Bordeaux peut-il être considéré comme héroï-comique ? hal-00486360 (online on HAL-ARTOIS) <https://hal-univ-artois.archives-ouvertes.fr/hal-00486360> (consulté le 10 octobre 2025).

Open Access statement. This is an open-access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution 4.0 International License (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>), which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited, a link to the CC License is provided, and changes – if any – are indicated. (SID_1)